



MORT À VENISE ?

SA BEAUTÉ SIGNERA-T-ELLE SA FIN ? PAQUEBOTS DE CROISIÈRE ET TOURISME DE MASSE MENACENT TOUJOURS PLUS L'ÉCOSYSTÈME DE LA LAGUNE. LES VÉNITIENS TENTENT DE RÉSISTER POUR PROTÉGER LEUR JOYAU. PAR **NATHALIE DOLIVO** PHOTOGRAPHE **AGLAË BORY**

« **Mordi e fuggi** », ils mordent et ils fuient, dit un dicton local à propos de ces voyageurs nouveau genre. Il est vrai qu'ils n'ont souvent prévu que quelques heures pour arpenter le cœur de la Sérénissime. « Quatre ou cinq photos, on met ça sur Instagram et on a vu Venise », commente, amer, l'écrivain Roberto Ferrucci, Vénitien pur jus et auteur de « Venise est lagune » (éd. La Contre Allée). Leur dress-code relève de l'uniforme, téléphone portable dégainé, baskets fluo, casquette vissée sur le crâne et bouteille d'eau en plastique à la main. À toute heure de la journée, leur foule compacte asphyxie la place Saint-Marc et les quartiers adjacents. Sur cette place emblématique de ce que le géographe Michel Lussault nomme les « hyper-lieux » du tourisme*, des centaines de personnes font ainsi la queue tous les jours dès 8 heures pour un tour de gondole ou une visite express du palais ducal. Ici, les guides à petits drapeaux chantent la cité des Doges dans toutes les langues. Mais ils traînent derrière eux de drôles de chenilles humaines qui ressemblent plus, parfois, à des condamnés en route vers le poteau d'exécution qu'à des voyageurs en extase. Exsangues, ces touristes

repartiront ensuite en bus ou en train vers Mestre, sur le continent. Ou alors ils rejoindront leur bateau géant, ces « monstres des mers » qui proposent des croisières all inclusive dans plusieurs ports de l'Adriatique ou de la Méditerranée, et qui sont devenus les totems de ce phénomène de masse. Quelques chiffres édifiants : l'an passé, Venise a accueilli près de 32 millions de touristes, dont 1,5 million de croisiéristes, pour 527 500 habitants. Combien de temps encore tout cela peut-il durer ?

En ce 14 juin, derrière l'une des lourdes portes d'anciens docks réhabilités sur les quais de Zattere, se tient justement une assemblée réunissant divers comités opposés au passage dans la lagune des grands navires de croisière, qui déversent pour la journée des hordes de visiteurs. Réunis sous la bannière « No Grandi Navi », ces citoyens avisés débattent de la suite à donner à leur action. Il faut dire que depuis le 2 juin, le monde les regarde. Ce matin-là, un immense paquebot de la compagnie MSC est devenu incontrôlable et a heurté un petit bateau puis un bout du quai, dans le port de Marittimo après les Zattere. Seuls quatre blessés légers.



Un groupe de touristes place Saint-Marc.

sorte de « miracolo », ont souligné les commentateurs italiens. Mais le drame a opéré comme un signal d'alarme. « Depuis l'accident, nous sommes à un moment charnière et plus aucun Vénitien ne peut dire qu'il n'y a aucun risque à laisser des bateaux de cette taille entrer dans Venise, confirme Tommaso Cacciari, charismatique porte-parole du comité No Grandi Navi. Le 8 juin, une manifestation sans précédent a rassemblé près de 10 000 personnes sur la place Saint-Marc, du jamais-vu ! Les partisans des paquebots disent que des milliers d'emplois sont en jeu et que tout cela rapporte des millions. Mais à qui ? À VTP Engineering, la société italienne qui a le monopole de la gestion du port ? Aux compagnies de croisière ? Les touristes qui descendent de leur embarcation ne consomment souvent rien sur place, ils mangent, boivent et dorment à bord. Nous demandons l'arrêt immédiat des grands bateaux dans la lagune. »



Agata Guerrini et Teresa Trallori, étudiantes militantes.

Seront-ils enfin entendus ? Le ministre des Transports, Danilo Toninelli, est venu les voir quelques jours plus tard, alors qu'il n'a rencontré aucun représentant de la mairie ou de la région. Il préconise un référendum pour permettre aux habitants de choisir. Et en attendant, les paquebots sont toujours là, « douze par jour les week-ends », note Tommaso Cacciari. Le premier a fait irruption un beau jour de 2002. « Le bout de la via Garibaldi, dans le quartier du Castello, était totalement bouché, on ne voyait plus rien, décrit, encore effaré, Roberto Ferrucci. Au début, il y en avait deux ou trois par mois. Cela s'est considérablement intensifié depuis 2012. » Dès lors, l'opposition à ces paquebots s'est constituée. Sans grand succès, pour l'instant, mais avec la ferme intention d'aller jusqu'au bout pour sauver la ville. « Les politiques, et la municipalité en tête, baladent les gens, leur racontent des mensonges, pointe encore, véhément, Tommaso Cacciari. Tout ça est fait pour gagner du temps. Pour que le business continue. » Pourtant, la mobilisation grandit un peu plus chaque jour. Les jeunes Vénitiens, notamment, rallient le combat. « Pour moi, la

situation actuelle de Venise est le symbole des dommages du capitalisme effréné. C'est le business d'abord », souligne Agata Guerrini, étudiante et membre de No Grandi Navi. Avec ses amies de la fac, elles sont aussi très actives dans le mouvement Fridays for Future, initié par Greta Thunberg, qui fait du levier environnemental un angle d'attaque primordial dans le combat contre les paquebots dans Venise. « Nous espérons que les luttes vont converger, explique ainsi son amie Teresa Trallori. Cet été, nous voulons installer des stands un peu partout dans la ville afin de sensibiliser les gens, Vénitiens ou touristes, aux enjeux actuels en termes écologiques et sociaux. Et en septembre, nous organisons au Lido le premier Climate Camp consacré à la

problématique environnementale à Venise. Nous attendons des gens du monde entier pour faire bouger les choses ! » Leur enthousiasme est communicatif. Poings levés et clopes roulées, Agata et Teresa assurent que, dans les universités de Vénétie, la révolte gronde. De fait, il y a urgence. Car la lagune qui entoure Venise est un écosystème d'une immense fragilité. Jane Da Mosto, scientifique spécialisée dans les questions environnementales, vit à Venise depuis plus de vingt ans. Elle y a épousé un comte, élevé quatre enfants, et a embrassé pleinement la cause de sa ville d'adoption. En 2012, la chercheuse a cofondé We Are Here Venice, une ONG qui a pour but de réunir des informations scientifiques fiables, de les mettre à disposition des militants et activistes, et de sensibiliser au sort de la cité lacustre. « Venise, c'est la lagune, décrypte-t-elle. Les visiteurs l'oublie souvent mais cet écosystème, la plus vaste des zones humides d'Italie, où l'on trouve une végétation très particulière et l'une des plus grandes faunes ornithologiques du bassin méditerranéen, agit comme une éponge qui protège la ville historique. Or, les gigantesques bateaux menacent cet équilibre. Ils créent de l'érosion en déplaçant de larges volumes d'eau, engendrent des vagues, menacent les sédiments. » En outre, un rapport de l'ONG Transport & Environment publié début juin place Venise en troisième

Sur la place Saint-Marc.



○ ○ ○ position des villes portuaires les plus polluées au dioxyde de soufre en Europe, derrière Barcelone et Palma de Majorque. « L'heure n'est plus aux interrogations, nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir », affirme Jane Da Mosto. Et elle ajoute : « Il faut aussi veiller à ce que Venise reste un endroit où les gens puissent vivre, pas une ville-musée livrée uniquement aux voyageurs de passage. »

Car ces immeubles flottants masquent une situation plus globale. « L'acqua alta [les eaux hautes, phénomène fréquent à Venise, ndlr], c'est désormais aussi la haute marée du tourisme », note Jérôme-François Zieseniss, directeur du Comité français pour la sauvegarde de Venise, une association privée de mécénat qui contribue à la restauration d'édifices historiques, dont le musée Correr sur la place Saint-Marc. L'historien vit dans le Dorsoduro depuis deux décennies. « Au fil du temps, j'ai observé des changements phénoménaux, raconte-t-il. Le tourisme a beaucoup augmenté ces cinq dernières années. Le nombre de bed & breakfast explose. On prévoit d'agrandir encore l'aéroport pour accueillir toujours plus de vols charters... Évidemment, Venise appartient au monde et tous ceux qui veulent la voir en ont le droit. Mais certains viennent tout de même ici comme on irait à Disneyland. » Le compte Instagram @venezia_non_e_disneyland s'amuse d'ailleurs à épinglez les situations « limite ». De celles qui font enrager habitants et amoureux de la ville. Certains Vénitiens racontent que, parfois, on

○ ○
CERTAINS
VÉNITIENS
RACONTENT QUE,
PARFOIS, ON LEUR
DEMANDE :
« EXCUSEZ-MOI,
À QUELLE HEURE
FERME VENISE ? »



○ ○
leur demande : « Excusez-moi, à quelle heure ferme Venise ? » Une situation difficile à supporter. Ainsi, Antonia Miletto, créatrice de bijoux dont la boutique est installée près de l'église San Samuele, déplore la multiplication des appartements loués via Airbnb, en dehors de tout contrôle, l'administration ne faisant absolument pas face à l'augmentation de locations, et ne souhaitant pas encadrer cette pratique. « Ceux qui ont hérité d'un bien ou ne supportent plus de vivre ici préfèrent louer sur Airbnb et vous, et vous ne connaissez plus vos voisins, dit-elle. Puis, surtout en été, vous évitez de plus en plus de coins, vous ne prenez que certaines lignes de Vaporetto. C'est pénible. » Bref, tout cela ressemble à un cercle infernal. Les gens ne peuvent plus se loger, les appartements sont trop chers ou, de toute façon, jamais loués à l'année. Gaia Vianello, documentariste vivant à la Giudecca, fait le même constat et déplore que rien ne soit fait pour aider les habitants. « Nous, Vénitiens, nous sommes tous des militants de fait face à cette



Le Grand Canal.



Antonia Miletto, créatrice de bijoux.



Jerôme-François Ziesenis, du Comité français pour la sauvegarde de Venise.



Tommaso Cacciari, porte-parole de No Grandi Navi.



situation, affirme-t-elle. Il faut dire que nous sommes un peu comme des Indiens dans une réserve. » La jeune femme a grandi ici, est partie vivre à l'étranger, puis a choisi de revenir malgré tout. « J'aime ma ville, j'y trouve une qualité de vie certaine, notamment à la Giudecca, mais il y a trop de dysfonctionnements », souligne-t-elle en sirotant un verre à une terrasse des Zattere. Sa liste de griefs est longue : disparition des boutiques de proximité, impossibilité de se loger, absence de travail hors de la sphère touristique, abandon de toute politique sociale... « Venise est devenue une occasion d'exploitation commerciale », résume Gaia. Une poule aux œufs d'or, version pressée comme un citron. Jusqu'à quand ? Pour Fabio Moretti, avocat et membre du conseil d'administration de la chambre d'arbitrage de Venise, « on va vers la mort de la ville, si rien n'est fait ». Rien de moins qu'une destruction, liée à cette monoculture touristique. « Il faut une politique à long terme, détaille-t-il. En termes administratifs, il faudrait détacher la Venise historique des communes de la terre ferme (le découpage en vigueur), car les intérêts des habitants divergent désormais. C'est une mesure qui est actuellement étudiée en Conseil d'État. Le maire lui-même n'habite pas ici mais à Mestre, un comble ! Et puis il faut faire revenir des habitants et des entreprises autres que touristiques, avec peut-être des incitations fiscales. Tout cela est faisable à condition de sortir d'une vision court-termiste. » L'écrivain

Roberto Ferrucci, lui, est plus sombre. « Les Vénitiens n'aiment plus leur ville », reprend-il. Tous les jours, il écrit au bord de l'eau, dans un café, face aux basiliques San Giorgio Maggiore et Santa Maria della Salute, « avec sous les yeux la plus belle vue qui soit ». Sauf quand, soudain, elle est occultée par un monstre des mers.

En lui, comme chez nombre d'habitants du centre historique, il y a de la colère contre cette municipalité et son maire, Luigi Brugnaro. « Ce monsieur est un petit Berlusconi qui a bien appris sa leçon et est occupé à vendre Venise », tonne-t-il. « Il est un peu difficile d'être optimiste au vu de la situation globale de l'Italie, décrypte-t-il. Dans les années 1980, nous avons eu Silvio Berlusconi, puis sa télévision et son travail terrible sur l'imaginaire collectif : hémorragie d'intelligence, simplification de tous les sujets, règne de la télé-réalité et culture de l'argent... Berlusconi a implosé, mais pas le berlusconisme dont nous faisons les frais encore aujourd'hui. Pour moi, on prostitue actuellement Venise en vendant sa beauté. » Pour autant, l'écrivain, plus apprécié en France qu'en Italie, ne veut pas perdre espoir. « Venise a survécu à tous les drames. Je veux croire que, encore une fois, sa beauté gagnera. » ■

* « HYPER-LIEUX. LES NOUVELLES GÉOGRAPHIES DE LA MONDIALISATION », de Michel Lussault (éd. Seuil)